

# *Libretto*



FRANCISCO COLOANE

LE GOLFE  
DES PEINES

nouvelles

Traduites de l'espagnol (Chili) par  
FRANÇOIS GAUDRY

*libretto*

Titre original:  
*Golfo de Penas*

© Francisco Coloane, 1945.

© Éditions Phébus, Paris, 1997, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-119-8

Né le 19 juillet 1910 à Quemchi, petit port de pêche situé sur l'île de Chiloé au Chili, Francisco Coloane perd son père, capitaine baleinier, alors qu'il n'a que neuf ans. En 1923, il s'installe avec sa mère à Punta Arenas, dans l'extrême sud du pays : ce voyage de 2 000 kilomètres sur l'océan n'est que le premier d'une longue vie. Le jeune Coloane, sa mère décédée, est contraint à dix-sept ans d'abandonner ses études pour travailler alors qu'il avait, un an plus tôt, été primé pour sa première nouvelle. Il devient alors éleveur de moutons, dresseur de chevaux, ouvrier agricole, baleinier, comme son père, et multiplie les expériences qui lui permettent de côtoyer la population cosmopolite des régions antarctiques où se mêlent marins, chasseurs de phoques, chercheurs d'or, contrebandiers, trafiquants et aventuriers, mais aussi de bien connaître les mœurs des Indiens, dont il sera un grand défenseur. Parti à Santiago au début des années trente, il y travaille comme journaliste, se marie, devient veuf trois ans plus tard, et, père d'un jeune garçon, continue à exercer divers métiers tout en écrivant. L'infatigable Chilote se lie d'amitié avec d'autres écrivains, dont Pablo Neruda, avec qui il partage l'idéal communiste ; sa carrière d'écrivain prend son véritable essor en 1941 après l'obtention d'un prix littéraire pour la publication du *Dernier Mousse de la « Baquedano »*, qui deviendra l'un des livres les plus lus d'Amérique latine. Récompensé en 1964 par le prix national de Littérature et élu en 1966 président de la Société des écrivains du Chili, il est fait chevalier des Arts et des

Lettres en France en 1997. Son œuvre, d'un style sans fioritures, aux ouvrages incontournables tels que *Cap Horn*, *Tierra del Fuego* ou *Le Golfe des Peines*, a fait de lui un écrivain d'aventures souvent comparé à Jack London, Herman Melville ou Joseph Conrad. Francisco Coloane, considéré comme l'un des plus grands écrivains chiliens du xx<sup>e</sup> siècle, est mort à Santiago du Chili le 5 août 2002.

## CHASSEURS DE PHOQUES

Punta Sobaco ne figure pas sur les cartes de navigation, ni sous ce nom ni sous un autre, car il est impossible de répertorier les innombrables accidents géographiques de l'archipel des Guaitecas. Seuls les chasseurs de phoques de Quellón savent ce qu'est Punta Sobaco, et parmi eux le « capitaine Ñato ». Mais ce nom n'est pas davantage connu des gens du petit port de Quellón, le dernier au sud de la grande île de Chiloé.

Le capitaine Ñato n'était appelé ainsi que par ses amis Alakaluf qui vivaient au-delà du golfe des Peines ; il faut dire que Luis Andrade avait un nez aussi écrasé<sup>1</sup> que celui d'un phoque qui aurait plongé sur un rocher. On ne voyait sur son visage que les deux trous de ses fosses nasales ; mais il ne lui en fallait pas plus pour flairer la présence de ses frères à fourrure, et c'est ainsi qu'il découvrit la fameuse grotte où les femelles mettent bas, à Punta Sobaco.

Les scientifiques disent qu'à une époque lointaine les phoques étaient des mammifères terrestres qui durent s'adapter à la mer pour des raisons restées obscures. Peut-être furent-ils harcelés par les fauves et réduits à la famine quand ils chassaient à l'embouchure des grands fleuves. La faim et le besoin poussent les animaux et les hommes vers

1. *Ñato* : camus.

des chemins hasardeux. Ils constatèrent probablement qu'il y avait plus de poissons dans la mer que dans les fleuves, aussi peu à peu y entrèrent-ils jusqu'à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui.

Chaque année, à l'époque de la parturition des phoques, le capitaine Ñato en quête de fourrures fouillait les tanières et les grottes disséminées à travers l'archipel.

Cet après-midi-là, alors que le soleil rougeoyait comme l'œil d'un dieu primitif, le capitaine et quatre rameurs exploiraient les rochers autour de Punta Sobaco. De la tempête qui venait de s'apaiser restait une mer turbulente dont les vagues roulaient tel un troupeau de taureaux sauvages.

La baie de Punta Sobaco est sale. On dit qu'elle doit son nom<sup>1</sup> à ses falaises repliées comme un gigantesque bras qui frapperait la mer. Le poing est formé de hautes jointures rocheuses crevassées par la violence des vagues du Pacifique. Ces grandes lames déferlent par groupes de trois à intervalles réguliers, mais de temps à autre l'une d'elles surgie on ne sait d'où monte à l'assaut des rochers et des terres.

Ce fut l'une de ces vagues qui emporta comme un fétu de paille la chaloupe du capitaine Ñato alors qu'il s'engageait dans une faille conduisant à une tanière de phoques. Le capitaine n'eut pas le temps de manœuvrer pour éviter la catastrophe. La chaloupe de sept mètres de long fut soulevée et violemment projetée contre la muraille rocheuse. Les quatre rameurs furent précipités à l'eau tandis que le capitaine lâchait la barre et parvenait à s'agripper des deux mains au bordage de poupe. Il resta assis là quelques instants comme un roi chancelant sur son trône, mais l'embarcation fut impitoyablement disloquée et le capitaine Ñato eut quatre doigts de la main droite écrasés contre la roche. Il dut abandonner son ultime planche de salut et, blessé, se

1. *Sobaco* : aisselle.



mettre à nager comme un chien derrière ses compagnons, parmi les bois flottants.

Les Chilotes ont beau être d'excellents marins, la plupart ne savent pas nager, peut-être parce qu'ils s'imaginent qu'ils ne feront jamais naufrage.

Les débris de la chaloupe restèrent hors de la faille, tandis que les hommes y étaient propulsés. Là, dans des eaux plus calmes, ils purent se maintenir la tête hors de l'eau en nageant instinctivement comme des chiens, et bientôt ils atteignirent un rocher plat grouillant de gros phoques noirs et de leurs petits à peine nés, ceux que les chasseurs appellent des *popis*, dont nos cinq hommes recherchaient la fourrure si convoitée.

La grotte de Punta Sobaco a deux entrées. L'une se trouve dans ce creux qui évoque l'aisselle d'un corps humain. La végétation y abonde et des lianes d'un vert argenté pendent de la falaise et s'entremêlent aux touffes sombres des fougères et des pangues. Le capitaine Ñato préférait l'entrée située à l'extrémité du cap, qui débouche en pleine mer et communique avec l'autre par un tunnel traversant de part en part Punta Sobaco. Là, sur les plates-formes rocheuses polies par l'érosion marine, les femelles mettaient bas, pour être de nouveau fécondées par les mâles dès que les *popis* étaient nés.

Les phoques durent voir leurs semblables en ces hommes qui se traînaient hors de l'eau. Raison pour laquelle sans doute ils s'écartèrent afin de leur ménager une place, la meilleure peut-être, comme le font les Indiens Alakaluf quand un voyageur vient chercher un peu de chaleur dans leurs huttes.

Les étranges visiteurs jetèrent un coup d'œil autour d'eux et se sentirent heureux d'avoir sauvé leur peau, eux qui étaient à la recherche des peaux de ceux qui à présent les accueillaienent. Mais la joie fut de courte durée ; les cinq hommes comprirent vite que la bouche de la grotte ne pouvait être atteinte qu'avec

une embarcation, et de la leur il ne restait que des débris éparpillés à l'extérieur...

Les phoques les contemplaient avec des yeux tranquilles et doux, battant des paupières comme un phare qui signale l'arrivée à bon port.

Cela faisait maintenant deux jours qu'ils se trouvaient prisonniers à l'intérieur de la grotte, de plus en plus angoissés, quand soudain un miracle du ressac – car il y a aussi des miracles en mer – ramena des morceaux de planches qui s'échouèrent sur la petite plage souterraine. Benedicto Cárdenas, le plus prévoyant du groupe, avait des allumettes dans sa blague à tabac confectionnée avec une vessie de brebis. Le rouleau de tabac et les allumettes étaient encore secs. Il fut le premier à allumer sa pipe, au fourneau taillé dans une carapace de crabe, et qui – autre miracle – était restée dans sa poche. Il invita ses compagnons atterrés à partager quelques bouffées réconfortantes.

À l'aide de leurs couteaux à dépecer, qu'ils portaient dans un fourreau accroché à la ceinture, ils tuèrent une femelle et allumèrent leur premier feu avec la graisse et les planches. Puis ils firent griller des tranches de viande. Fidèle à ses habitudes, le capitaine Ñato se réserva le cœur, son morceau favori, comme d'autres se régalaient du croupion de poulet. Puis il entreprit de soigner sa main blessée en la mouillant de son urine.

Les voix des hommes ont un étrange écho en mer. Elles vont et viennent, oscillantes comme des pendules, petits soleils sonores qui naissent et s'évanouissent en un mystérieux ballet. Mais sous terre, la voix humaine change, s'opacifie comme si elle cherchait le silence. On n'a pas envie de parler quand on pénètre dans une galerie de mine ou dans une grotte sous-marine.

Benedicto Cárdenas fut le premier à se rendre compte de ce qu'ils étaient en train de faire :

– On a brûlé nos vaisseaux, comme Hernan Cortés ! s'exclama-t-il en regardant les planches qui flambaient dans un joyeux crépitement.

– Qui c'est, ce Cortés ? demanda Eliseo Vera.

– L'Espagnol qui a conquis le Mexique et a ordonné qu'on brûle ses navires pour s'empêcher de retourner en Espagne, lui expliqua Cárdenas qui avait fait une première année de collègue au séminaire jésuite d'Ancud.

– Eh bien moi, je retournerai à Quellón, à la nage s'il le faut, dit le capitaine Ñato après avoir de nouveau uriné sur sa main blessée qu'il levait et observait, à moitié pliée comme un drapeau en berne. La chair et les os des quatre premières phalanges étaient écrasés et ne tenaient plus que par la peau et les tendons. Les quatre doigts bougeaient encore vers l'avant et l'arrière comme une nageoire morte. Mais l'urine avait miraculeusement évité l'infection et la gangrène.

Benedicto était le plus instruit du groupe. Il travaillait au bureau de l'État civil de Quellón, mais, tenté par l'aventure de la chasse au phoque, il s'organisait tous les ans pour quitter son travail et s'embarquer avec les hommes du capitaine Ñato, lequel le traitait de « suce-crayon ».

José Leuquén et Pedro Renín, deux indigènes Huilliches, complétaient l'équipage. Tous étaient de Quellón, où la nature et les marécages annoncent les régions inhospitalières du Sud. On y observe périodiquement une espèce de puffin au sombre plumage ocre de la taille d'une mouette, dont on ignore pourquoi il ne passe pas plus au nord alors que c'est un rapide chasseur à fleur d'eau. Il revient toujours au Sud, comme certaines baleines qui remontent le golfe Corcovado avant de repartir en pleine mer par les bouches du Guafo.

Leuquén et Renín étaient assis, silencieux et résignés, à

la manière des Alakaluf qui s'abritent dans une grotte en attendant que s'apaise la tempête.

Les phoques s'éloignaient des hommes à mesure que ceux-ci dépeçaient les popis et dévoraient leur chair, plus tendre et au goût de poisson moins prononcé que celle des adultes, qu'ils ne tuaient que pour la graisse et la peau sous laquelle ils tentaient de se réchauffer.

Le troisième jour, Eliseo éclata d'un rire étrange, guttural, qui semblait monter des entrailles de cette caverne, un rire qui se déchira en une espèce de pleurnichement, de sanglot d'ivrogne. Il remarqua que ses compagnons en étaient mal à l'aise, parce qu'ils ne savaient plus si c'étaient des rires ou des pleurs, aussi s'écarta-t-il d'eux pour s'en aller rire seul au milieu des phoques que cela ne troublait guère. C'était un homme grand et maigre, dégingandé, aux cheveux blondasses et aux yeux rougis qui rappelaient ceux d'un aiglon en quête de proie.

Le lendemain à son réveil, il éclata de rire et se jeta à l'eau. Il nageait mieux que les autres et se dirigea à la brasse vers la sortie masquée par un rideau de lianes et de fougères. Il disparut dans la pénombre malgré les clameurs de ses compagnons qui lui criaient de revenir. Le jour suivant, le courant ramena son cadavre, sans tête, un bras arraché et le corps disloqué. Ses compagnons repoussèrent le corps à la mer, ainsi que les restes de phoque qui ne pouvaient plus servir à alimenter le feu. Le ressac renvoya débris humains et animaux à leurs pieds. C'est alors que Cárdenas et Andrade commencèrent à rire à la manière d'Eliseo, ou à pleurer, eux non plus ne savaient pas très bien, et ne savaient même pas s'il faisait jour ou nuit. Leuquén et Renín demeuraient silencieux ; bientôt ils se rapprochèrent des phoques dont les femelles continuaient à mettre bas pour être aussitôt après saillies par les mâles. Ceux-ci se battaient parfois pour une femelle, et les plus jeunes harcelaient le plus vieux, le repous-

sant à la mer, comme faisaient les compagnons d'Eliseo avec son cadavre.

Le spectacle de l'accouplement des phoques parvint à distraire un temps les naufragés, puis ils se mirent à rire de plus belle. Ils pensaient à leur femme, à leurs enfants, tandis que le corps mutilé d'Eliseo flottait au fil de l'eau. Le fracas des rouleaux couvrait les hurlements du vent. Vagues et vents s'engouffraient parfois dans la grotte, comme pour jeter un coup d'œil sur les naufragés, et refluaient, chargés de rires lugubres.

Le cinquième jour, une vague vint mousser aux pieds des hommes et des phoques, ramenant des planches de la chaloupe. Cette fois, Benedicto Cárdenas s'opposa à ce qu'une seule finît dans les flammes.

– On va construire un bateau, dit-il d'une voix blanche.

Les autres le regardèrent comme ils avaient regardé Eliseo en train de rire. Mais Benedicto n'était pas devenu fou. Il observait d'un air sérieux ces planches de cachigua que la mer venait de déposer à ses pieds, et il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir en faire. Le cachigua est un arbre aux branches recourbées utilisé par les Chilotes pour façonner les quilles de leurs petites embarcations. Depuis le néolithique, l'homme des îles a construit ses *dalcas*<sup>1</sup> avec trois planches de mélèze calfatées et liées par des tiges végétales aux lattes de cachigua. Ces *dalcas* n'avaient rien à envier aux « batelets des Flandres » selon Miguel de Goicueta, le premier Espagnol qui les décrivit au cours de son périple dans les îles, en 1557.

Les planches brisées gardaient encore leurs clous et leurs pointes, et c'est avec ce matériel de fortune que Benedicto Cárdenas entreprit de construire une barque.

1. Canots à planches cousues de l'île de Chiloé.

Le doute s'insinua dans l'esprit de ses compagnons. Était-il devenu fou comme Eliseo ou restait-il sensé comme eux? Cárdenas chantait: « *Corre, corre enamorado, buscando una calle donde aparezca... Rie, rie, enamorado, buscando la vida que puyede venir<sup>1</sup>...* » Puis il se contenta de siffler la mélodie qui fut emportée par le vent et renvoyée par la rumeur des vagues.

Peu à peu, la folie – ou la raison – de Benedicto s'empara de ses compagnons qui l'aidèrent avec enthousiasme dans la construction de son « bateau », lequel tenait plus d'un baquet de lavandière que d'une dalca Huilliche.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que la mer ramenât d'autres bois flottants, mais un jour, dans la pénombre, apparut une forme. Ils crurent d'abord qu'il s'agissait du bras d'Eliseo. Mais c'était un bordage de la chaloupe que le courant renvoyait presque intact. Ça changeait tout. Ils le démembrèrent et s'attelèrent de plus belle à la tâche. Bientôt l'embarcation fut prête. Un seul homme pouvait y prendre place. Lorsqu'ils la mirent à flot, l'eau s'infiltra comme dans une jarre fendue. Ils n'avaient ni étoupe ni brai pour la calfater. C'est alors que le capitaine Ñato eut une idée lumineuse.

– On n'a qu'à fixer sous la coque la peau d'un de ces vieux phoques.

Ce qu'ils firent avec succès. Il ne manquait que des rames, mais il ne restait plus le moindre bout de bois.

Le petit bac doublé de peau de phoque flottait bien et pouvait transporter un homme, mais celui-ci n'aurait que ses mains pour ramer. Le capitaine Ñato continuait d'uriner sur la sienne, apparemment sauvée de la gangrène.

– Les Yaghan disent que le premier homme est descendu

1. « Cours, cours amoureux, cherche la rue d'où elle peut surgir... Ris, ris amoureux, cherche la vie qui peut venir... »

du ciel par une corde en peau de phoque, déclara sagement Cárdenas. Pourquoi ne pas en faire autant ?

Autrefois, dans les îles, on confectionnait des lasso avec de la peau de phoque, mais dès qu'il s'agissait d'entraver un taureau, la corde devenait élastique et n'avait pas la tension suffisante pour ce type de besogne. Elle servait le plus souvent de courroie.

Une seule peau découpée en spirale leur donna une corde assez longue. Mais il leur fallut deux ou trois peaux supplémentaires pour atteindre la bouche de la grotte. Puis ils sacrifièrent une planche de la barque et la remplacèrent par un carré de peau. Cárdenas fut bien sûr le premier à éprouver la résistance de son embarcation de fortune en godillant avec la planche.

– Si j'atteins la sortie de la grotte sans me noyer, et même si je me noie, tirez la barque avec la corde et attendez d'autres planches pour l'agrandir, dit-il en les regardant avec un léger sourire. Si vous préférez, on tire au sort pour savoir qui part le premier.

Les quatre naufragés se dévisagèrent en silence, mais le mugissement d'un phoque, qui résonna comme une réponse, décida Benedicto à se porter volontaire.

Muni de la corde de phoque, il monta donc sur la petite barque et godilla avec la planche. Il avançait lentement, mais à mesure que la corde se déroulait, tenue à l'autre bout par Leuquén, la ligne de flottaison remontait. Il arriva à l'entrée de la faille et grimpa sur les rochers en s'accrochant aux lianes, abandonnant la barque à ses compagnons.

Leuquén tira précautionneusement la corde et l'embarcation revint à son port d'attache. Le deuxième fut le capitaine Ñato, qui godilla péniblement de la main gauche. C'était la première aventure de sa nouvelle vie de manchot.

Il dut abandonner définitivement la chasse aux phoques et c'est un soir, chez lui à Quellón devant un pichet de vin blanc, qu'il me raconta cette histoire.

Leuquén fut le dernier à sortir. Plus tard, un bateau qui venait des Guaitecas, chargé de poteaux de cyprès, vit les signaux de fumée que lançaient les quatre naufragés du haut d'un rocher et s'arrêta pour les recueillir. Ils furent débarqués à Quellón, d'où ils étaient tous originaires.

Le médecin du dispensaire examina la main du capitaine Ñato. Il ne voulut pas lui amputer les doigts qui avaient déjà appris à se replier sur le pouce, comme le fait un pavillon sur un mât cassé par la tempête.



## PÉRIPLÈS

Avant d'appareiller sur sa goélette l'*Orfelinda*, le capitaine Aníbal Pescetto traça son itinéraire entre les îles Calbuco, Ipún et Guamblin, bien qu'il dût prévoir d'autres escales où livrer les marchandises et embarquer les fourrures que lui confiaient des chasseurs isolés dans les fjords et les îles.

Le capitaine Pescetto était un homme serviable et estimé de tous. À terre, son grand plaisir était d'écouter Rosa Coleman chanter *La buena pesca*, et bien des gens qu'il avait secourus en pleine tempête lui auraient volontiers chanté, s'ils avaient pu rivaliser avec les vieux poètes de Chiloé, *La canción del buen hombre de mar*.

Il avait équipé sa goélette sur le modèle des vieux gréements, et les deux petits huniers qu'il avait fixés aux vergues du grand mât et du mât de misaine donnaient fière allure à ce modeste bâtiment de cinquante tonneaux qui pouvait filer ses douze nœuds sous la poussée des bons vents de travers soufflant des quarts ouest sur les golfes d'Ancud et de Corcovado.

À cette époque, l'île de Calbuco n'était pas encore reliée au continent par une digue artificielle, sur laquelle passe aujourd'hui une route qui prolonge dans la mer notre vallée centrale. Cette digue de pierre fut construite à l'emplacement de l'ancien trajet du bac, là où l'on retrouva la carcasse rouillée d'un baleinier qui dresse encore sa proue comme le cou d'un cormoran enchaîné.

On voyait souvent l'*Orfelinda* sortir de la baie toutes voiles déployées, et les baisser à son retour avec un soupir de soulagement. Ses œuvres vives étaient de cette couleur vert bouteille que prend le courant de Humboldt, grâce au plancton que ses ramifications arrachent aux mers intérieures de Chiloé, des Guaitecas et des Chonos ; et ses œuvres mortes rivalisaient en blancheur miroitante avec l'écume que sa proue relevée fendait à la crête des vagues.

Les voyages du capitaine Pescetto duraient de longs mois. Moqueurs, les gens de mer disaient de lui qu'il ne revenait à Calbuco que pour faire un enfant à sa femme, Orfelinda Vázquez. Le fait est qu'il ne restait jamais longtemps à terre et qu'il trouvait à chaque retour un nouveau rejeton.

Tel Dante, il répliquait aux rieurs que pour lui il y avait une Orfelinda en mer et une autre à terre, car la planète n'était pas autre chose : terre et mer.

Sa vie, que tout le monde connaissait, il préférait la raconter lui-même plutôt que d'en laisser le soin à de mauvaises langues. D'origine italienne, il était né à Ancône, un port de l'Adriatique. Ses parents avaient déménagé à Portofino alors qu'il avait un peu plus d'un an. Puerto Delfinius, aimait-il dire, faisant allusion à l'ancien nom de ce rivage fréquenté par les navigateurs et marchands phéniciens qui précédèrent, comme toujours, les premiers pirates de Méditerranée.

Le petit Pescetto grandit imprégné des récits légendaires du plus vieux métier des mers, celui de pirate – dont l'étymologie signifie tout simplement « voleur de mer » –, que ses rapines, ses forfaits et son goût du danger ont rendu célèbre. On accorde à ce personnage plus de noblesse qu'au voleur de terre ferme : il doit être un bon navigateur et faire preuve d'audace et de courage.

Illustre pirate de la Grèce antique, Polycrate, tyran de Samos, possédait une flotte de cent bateaux de guerre qui lui assuraient la domination sur toute la mer Égée. C'étaient

des embarcations légères qui pouvaient naviguer en eaux peu profondes et se cacher dans des labyrinthes insulaires où l'on ne pouvait pas les suivre. À cette époque on longeait le plus souvent les côtes car aucun marin ne s'aventurait en pleine mer – et moins encore la nuit. Au coucher du soleil, l'ancre était jetée pour n'être relevée qu'aux premières lueurs de l'aube.

Tels étaient les récits qui peuplèrent l'enfance de Pescetto. La veille d'un départ, quand son esprit était déjà à bord de l'*Orfelinda*, il se disait : « La nuit tu n'es qu'un rêve, le matin tu es ma vie. »

C'était un homme d'un mètre quatre-vingt-dix, massif, le cheveu blond foncé, et dont les yeux avaient une couleur tantôt de terre, tantôt d'herbe. À la mort de sa mère il avait tenté à trois reprises de quitter la maison paternelle ; puis il était resté avec ses sœurs cadettes et la seconde femme de son père. À treize ans, il s'embarqua clandestinement sur un transatlantique à destination de l'Amérique. Découvert alors que le bateau avait franchi le détroit de Gibraltar, il fut contraint de travailler. Jetant alors un dernier regard aux colonnes d'Hercule, il crut tourner définitivement le dos à la vieille Europe.

Mais après s'être émerveillé de l'entrée dans le Río de la Plata, il déchantait rapidement quand le consul italien de Montevideo monta à bord, porteur d'un message de son père, don Marcio Pescetto, lequel demandait que son fils fût renvoyé en Italie sur le même bateau. Il endura donc deux fois son odyssee. Trois ans plus tard, au lendemain de son seizième anniversaire, il parvint à s'embarquer sur un vieux cargo espagnol, le *Gastelu*, et mit pied à terre sans incident à Punta Arenas, dans la province des Magellanes.

Là, il trouva du travail à l'*Overseas Club*, le bar de Mr Nicolson, qui le logea dans une petite pièce derrière la réserve. Tel un bateau échoué, le bar avait sa proue orientée vers le

quai Loreto, et sa poupe vers la pêcherie. Sur le quartier régnait un certain Pavlov, un vieux Russe de Vladivostok, court sur pattes, aux larges épaules et aux longues moustaches de cosaque.

Aníbal Pescetto connut ici sa seconde école, et il n'y avait plus ni père ni consul pour le ramener à celle de Portofino.

Bien que Nicolson le traitât assez bien, le jeune Pescetto, rongé par un désir de grands espaces, s'enrôla à la première occasion dans une bande de chasseurs de chevaux sauvages.

Puis il prit part à la fameuse expédition des chercheurs d'or de l'île Lennox, au sud du canal de Beagle. Un désastre. Il y apprit comment des êtres humains peuvent régresser à l'état animal. Soixante-dix hommes avaient été recrutés, parmi lesquels un cuisinier et sa femme qui le secondait dans sa tâche. Les trois patrons de l'entreprise, quelque peu novices pour ne pas dire plus, durent affronter une véritable mutinerie lorsque se déchaînèrent les instincts les plus bestiaux, d'abord contre la femme du cuisinier, qui n'était pourtant plus toute jeune, puis contre une pauvre otarie qui avait mis bas parmi les hêtres du rivage. Queco, le chef de l'expédition, parvint néanmoins à calmer ce ramassis de brutes en leur distribuant quelques pépites d'or, puis à les disperser en les faisant embarquer sur des cotres phoquiens qui s'aventuraient dans les parages.

« Dans ces régions, on finit par devenir la puce du premier chien qui passe », lui avait dit Zlatko, le Yougoslave, un des meilleurs hommes de son équipe, une espèce d'ange de fer tombé dans cette cage aux fauves. Avec lui et quelques hommes, il partit pour d'autres îles, ainsi que le faisaient jadis les Indiens Yamana quand un fléau s'abattait sur la tribu : ils brûlaient les cadavres et leurs huttes, et s'en allaient sur leurs canots en quête de nouveaux rivages.

Puis, las de ces pérégrinations, Aníbal s'installa sur l'île de Calbuco, trouva l'*Orfelinda*, sa goélette, et fit la connaissance

d'un Indien Alakaluf nommé Santiago Pedro de Valdivia<sup>1</sup> qui travaillait dans une mine de chaux de coquillages. Il l'engagea – et respecta son dieu Ayayema – après l'avoir vu disparaître dans l'étambot d'une goélette armé d'une hache, d'une herminette et d'un ciseau à bois, pour y poser une hélice en hêtre fabriquée par un insulaire, en remplacement de celle en fer qui s'était faussée contre des récifs, au cours d'une marche arrière effectuée pour se dégager d'un banc de sargasses.

«À bord de l'*Orfelinda*, il n'y a pas de place pour les mauviettes», répétait le capitaine Pescetto à ses matelots. Il possédait le titre de capitaine de goélette depuis que des pilotes de haute mer l'avaient vu affronter des tempêtes toutes voiles dehors, à mi-toile, ou voiles affalées, tandis qu'eux-mêmes restaient prudemment à l'abri. Ils avaient maintes fois eu recours à ses précieuses informations relatives à des anses et des mouillages inconnus, avec lesquelles il enrichissait un vieux portulan sauvé d'un naufrage, qu'il complétait en y dessinant les profils des caps dangereux, des îlots, des récifs, des entrées et des sorties de canaux transversaux dans cet enchevêtrement inextricable que forment les archipels des Chonos et des Guaitecas.

Santiago Pedro de Valdivia était son *guachimán*<sup>2</sup>, le gardien de la goélette, celui qui ne la quittait jamais, qu'elle fût au mouillage ou échouée sur la plage de Calbuco, fidèle en cela à la coutume ancestrale des héroïques Alakaluf, lesquels arrivèrent péniblement à survivre à l'extermination blanche au fond de leurs canots et de leurs pauvres huttes dressées sur les flancs inhospitaliers de la cordillère des Andes. Faisait aussi partie de l'équipage Américo Pescetto, le fils de dix-sept ans, dont l'éducation n'était pas encore achevée.

1. Compagnon de Pizarre. Il acheva la conquête du Chili (1510-1569).

2. Déformation de *watchman*.

En vue de Tabón, surgit d'entre les vagues un troupeau de *cahueles*, ces grands dauphins des mers australes. Comme à la parade, coiffés de leurs grands casques de pompiers, ils escortaient l'*Orfelinda*, jaillissant par couples hors de l'eau et replongeant en une espèce de rituel nuptial. Alors que les derniers rayons de soleil laissaient encore voir les reflets d'immenses nageoires d'espadons, les dauphins folâtraient de la proue à la poupe, bondissaient dans l'écume, blancs, noirs, la panse nacrée, le dos bleuté, nageant plus vite que la goélette. À la tombée de la nuit, le troupeau changea de cap, abandonnant la route d'Ayacara que nous suivions. Seuls deux ou trois couples continuèrent leurs évolutions autour du bateau et un dauphin surgit à la surface, la gueule barrée d'un rayon bleu-vert phosphorescent : un énorme poisson-scie qu'il engloutit à la manière des requins en fouettant l'eau de violents et sonores coups de queue.

Soudain un homme cria : « Cachalot ! Cachalot ! » Santiago Pedro de Valdivia et Américo se précipitèrent à bâbord.

Horacio Sánchez regagna les machines. Le Vieux, ainsi qu'on appelait Pescetto, se pencha par-dessus la rambarde. Enrique Gamín était à la barre. Aucun d'eux ne vit le cétacé aux grandes dents, que l'homme avait dû confondre avec un de ces gros dauphins voraces qui se gavent de poissons-scies.

– Ayayema ! bredouilla l'Alakaluf, redoutant de voir surgir son dieu de la mer qui nage sous les canots pour les faire chavirer sans pitié.

L'Ayayema du capitaine Pescetto était le « centre vélique », ce point où convergent les forces du vent sur la toile et qui se déplace quand le bateau donne de la gîte. Instants dangereux que tout capitaine de voilier se doit de maîtriser lors d'une fausse manœuvre, sans céder à la panique.

Le capitaine Pescetto avait autant confiance en son « Orfe-

linda de terre» qu'en son «Orfelinda de mer», aimait-il à dire. La quille de sa goélette et son tirant d'eau lui permettaient d'éviter les hauts-fonds, les contre-courants et les remous qui bouleversent, sous la pression fluctuante du Pacifique, la surface des chenaux les plus calmes et les mers intérieures des archipels. Ceux-ci s'étendent du canal de Chacao jusqu'au golfe des Peines, vaste région que fouillaient le capitaine et ses hommes à la recherche de coquillages et de bois de cyprès ou de mélèze, très appréciés dans le Sud.

Malgré son expérience, Pescetto n'hésitait pas à consulter Santiago Pedro de Valdivia, notamment lorsqu'ils s'engageaient dans les labyrinthiques chenaux conduisant aux îles Ipún et Guamblin, ou bien par grosse mer aux bouches du Guafo quand ils prenaient la route océane pour raccourcir le trajet. L'analphabète Alakaluf parvenait à s'orienter en pratiquant de mystérieuses encoches sur les mâts, et il lui suffisait d'observer la dérive d'une algue pour savoir que le courant de Humboldt, dont il ignorait le nom, remontait jour et nuit vers le nord, et que ses ramifications s'infiltraient jusqu'au pied des glaciers andins.

Seuls le capitaine Pescetto et ses hommes osaient dresser leurs tentes de toile goudronnée au bord d'une crique perdue d'Ipún, l'île si riche en légumes sauvages. Mais Pescetto aimait aussi cette île pour ses jardins aurifères qui dorment au fond de l'océan et des grottes sous-marines.

Si l'on voulait le faire parler, il suffisait de faire allusion à son île dorée où il était parvenu à amasser une petite fortune en pépites et poudre d'or que les grandes marées du Pacifique charrient et abandonnent parmi les récifs.

Peu nombreux furent ceux qui découvrirent et gardèrent le secret de cette nature qui avait travaillé des millions d'années comme une industrielle esclave pour satisfaire l'ambition d'une poignée d'hommes, au prix parfois du sacrifice de quelques vies. Ce miracle énigmatique des doigts du temps,

qui avaient tamisé la lourde poudre aurifère et agrégé des pépites de toutes tailles, occuperait jusqu'à son dernier jour les pensées du capitaine Pescetto.

Trois jours et trois nuits, les vents déferlèrent sur les crêtes de l'île avec un extraordinaire acharnement. On ignore pourquoi ils déchargent ici leur furie. Leurs assauts cessèrent au quatrième jour, et dans ce calme tant attendu apparut le casque d'or du soleil dont les rayons firent brasiller la plaque argentée des eaux.

– Vous avez entendu le coup de canon, capitaine ? fit Horacio Sánchez, impressionné.

– C'est la mer... qui a dû lancer une des trois grandes vagues dans la grotte du Pirate à la pointe de Guamblin, répondit Pescetto en cherchant sa blague à tabac pour bourrer sa pipe.

Il souleva un coin de la toile et contempla la pleine lune.

Au lever du jour, ils entendirent de nouveau la canonnade de ces lames folles qui explosent dans les crevasses et les grottes que les plongeurs connaissent comme la paume de leur main.

– On va travailler dans l'autre île, ordonna le patron après qu'ils eurent déjeuné de maté et de chair de phoque grillée sur la braise.

La mer invitait à charger la goélette sans tarder ; elle était calme, seul un soupir plaintif montait du rivage. La tempête avait coiffé un rocher plat d'un amas de sargasses arrachées par la houle.

Les hommes se préparaient, la pêche serait bonne. Soudain, une langue d'écume verte noya ce rocher plat, découvrant un corps de femme emprisonné par les algues. Surpris et inquiets, ils firent signe au capitaine. Au moment où Pescetto les rejoignait, une grande vague silencieuse surgit qui submergea le



rocher et emporta son linceul végétal. Trempés jusqu'à l'os, le capitaine et ses plongeurs retournèrent au campement pour se changer et poursuivre leur tâche en un lieu plus propice. Mais comme la mer s'était calmée, le capitaine insista pour plonger à l'endroit où le corps avait disparu. Il y eut une brève discussion et, après un pesant silence, ils s'embarquèrent tous sur la chaloupe. Le capitaine avait revêtu sa combinaison blanche de plongée, ses chaussures plombées, son gros casque de bronze aux hublots carrés protégés de grilles, et il tenait son *chingillo*<sup>1</sup> à la main.

– Laissez-moi descendre à votre place, proposa Manuel Aguilar.

– N'y allez pas, dit un autre, vous avez un pouls irrégulier et le médecin de Puerto Montt vous a mis en garde.

– Je fais ce que je veux ! Je vous ai dit qu'après ce voyage vous auriez l'*Orfelinda* et que je ne serais plus qu'un associé.

Tous se regardèrent bouche bée.

– Qu'est-ce que tu en dis, toi ? demandèrent-ils au jeune Pescetto quelque peu perplexe.

– Qu'il ne doit pas plonger !

Ce fut aussi l'avis de Santiago Pedro de Valdivia qui l'exprima par un battement de paupières, comme un petit phare.

Ils appareillèrent en silence. Dans la chaloupe trônait la machine à compression avec son grand levier qui devait alimenter le scaphandre en air pur. À terre, de petites fleurs bleues se redressaient en tremblant après la tempête. Les grives aussi étaient revenues, et les tourbières sillonnées de vers, d'escargots, d'insectes bruissaient d'une sourde rumeur.

– Laissez-moi plonger à votre place ! cria Aguilar en tentant une nouvelle fois de faire céder le capitaine.

1. Panier grillagé.

Par l'échelle de fer accrochée au flanc de la chaloupe, descendit un petit soleil de bronze que de multiples plongées avaient piqué de vert-de-gris. Manuel prit entre le pouce et l'index le câble à signaux en s'accoudant au bordage. Ruben actionnait le levier de la machine à air comprimé. Pedro de Valdivia, barre en main, s'efforçait de maintenir la chaloupe en panne. Sur la mer régnait ce calme plat qu'adopte parfois le Pacifique en l'honneur de son nom ; mais c'est un calme où rôde une vague immense qui gonfle à l'horizon à la recherche d'une côte sur laquelle elle pourra déferler.

Américo observait son père qui descendait, telle une grenouille blanche à la tête énorme, en une lente danse fantastique parmi des milliers de perles transparentes qui éclataient à la surface. Puis il remplaça Aguilar à la corde à signaux et se mit à guetter anxieusement les secousses qui pourraient tendre ce fil d'ombre et de lumière ondulant dans les eaux.

Si l'espace d'un battement de cœur la lumière peut parcourir sept fois le tour de la terre, chaque nœud qui sert à compter les brasses du plongeur et chaque bulle d'air empoisonnée par sa propre respiration peuvent mesurer dans un cerveau humain, prisonnier d'un crâne et d'un casque de bronze, la brève distance qui sépare la naissance de la mort, les deux îles de l'homme. Ce fut cette brève distance que franchit le capitaine Pescetto. Il s'enfonçait dans le calme des eaux profondes, tandis que flottait vers lui le linceul d'algues qui enveloppait ce cadavre de femme entrevu à l'aube sur un rocher.

Il avait plongé des centaines, des milliers de fois, descendant et remontant le long de ces grappes de bulles empoisonnées qui crevaient à la surface des eaux pour revenir, purifiées, irriguer sa conscience.

Pescetto avait déjà rempli son panier d'araignées de mer et de grands crabes qu'attirent les appâts, surtout les têtes pourries de poissons dont ils sont friands. Aguilar continuait

à insuffler de l'air et Santiago Pedro tenait fermement la barre. Tous les visages étaient tendus, et tous se regardaient comme pour réaffirmer la règle d'or des plongeurs : « D'abord celui d'en bas. »

Une étrange vision raviva la mémoire du capitaine. Il venait d'apercevoir entre les algues un de ces crabes géants de la mythologie des îles qui, selon les gens de Chiloé, portent parfois un enfant dans leurs entrailles. Sa carapace brillait. Le capitaine se redressa comme un fantôme somnolent et avança au pas lent de ses lourdes semelles plombées vers ce grand crabe d'or. Mais lorsqu'il écarta les touffes d'algues pour ne pas les emmêler au tuyau d'arrivée d'air, un rayon de soleil lui révéla dans un scintillement de couleurs le bronze d'une de ces cloches de bateau qui annoncent les changements de quart.

Il tenta de la dégager de la crevasse qui l'emprisonnait quand il ressentit le premier étourdissement qui troubla le spectacle merveilleux du soleil dansant entre les algues. Il parvint pourtant à libérer la cloche et à la déposer dans son panier. Mais quand il releva la tête, il aperçut les reflets nacrés du corps nu de la noyée qui s'approchait de lui. Il tira désespérément sur la corde et s'agrippa aux nœuds...

Quand ils le remontèrent par la petite échelle, le capitaine des îles d'or serrait encore contre lui la cloche brisée. Ils l'allongèrent sur le bastingage et lui ôtèrent le casque du scaphandre. Puis ils le transportèrent à bord de l'*Orfelinda*. Son visage était enflé et violacé, ses yeux rappelaient ceux d'un phoque effrayé, et son cœur tourna sept fois encore autour de la terre.

La goélette leva l'ancre précipitamment et mit le cap sur Calbuco.

Orfelinda Vázquez reçut des bras de la mer l'homme qu'elle allait déposer dans le cœur de la terre chilote, où, pour toujours, il dormirait sans rêver.